

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul GAIST

Rien n'est fini

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1920, tome 19, p. 65-68

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Rien n'est fini

La guerre terminée, des œuvres catholiques ont repris leurs travaux et les résultats que nous communiquent leurs journaux et revues sont des plus réjouissants.

Il est intéressant de voir comment, en France, toutes les œuvres d'avant la guerre se réorganisent. L'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers a maintenant à sa tête le général de Castelnau et au sujet de sa nomination, le vice-président de l'Association a prononcé ces paroles significatives : « Pour la reconstitution sociale de la France par le catholicisme, but final de l'Œuvre, nous ne pouvions rêver un meilleur chef que celui qui l'a sauvée non seulement par son génie militaire, mais par la grandeur de ses vertus chrétiennes, par la puissance de sa foi et le prix de ses sacrifices.»

A côté de l'Œuvre des cercles ouvriers, nommons particulièrement les œuvres post-scolaires, les Patronages que les évêques regardent comme une œuvre capitale.

C'est évidemment de quinze à vingt ans que se décide, pour la plupart, l'avenir. Alors surtout, il faut veiller, occuper les facultés du jeune homme, les fortifier, les développer dans le sens du dévouement. Instruire et par l'instruction, former des hommes de valeur, des chrétiens vigoureux, éclairer les esprits sur les erreurs courantes, sur les dangers qui les attendent, les prémunir, leur donner des armes, telle est l'œuvre des patronages.

Un patronage, c'est une société, et une société, c'est la mise en valeur de toutes les activités, c'est le stimulant de l'exemple, c'est la concentration des efforts vers un but déterminé, c'est une direction et on sait combien elle est nécessaire pour les petits et pour les grands. Formez une société. De suite, se dégagent les individualités fortes, celles qui ont des aptitudes pour le commandement et dont les influences rayonneront sur tous les membres. Pour ceux qui entrent dans ces œuvres post-scolaires, c'est presque sûrement la vie utile, la vie sérieuse, la vie préservée, c'est le bon emploi des heures libres, c'est la vie qui monte vers les sommets.

Une société devient vite une force. Que ne peut-on pas quand on veut et qu'on a le nombre ! Dans la Revue des lectures, No de novembre 1919, l'abbé Bethléem signale le magnifique succès d'une affiche lancée par un groupe de catholiques lillois. Cette affiche était une protestation contre l'annonce d'une représentation — genre Zola — de deux pièces de Bernstein et contenait des phrases de ce genre : « Cette représentation, c'est un défi, une injure aux honnêtes gens de notre ville. Nous ne voulons pas prêter les mains à cette criminelle besogne. Nous n'aimons pas plus les mauvaises pièces que le mauvais beurre. Nous n'avons que faire des ordures de Paris. » Le succès de l'affiche fut énorme.

« C'est que, écrit l'abbé de Bethléem, nous disposons pour le bien et pour la défense de nos droits d'une force.

incalculable. Nous ne la connaissons pas assez et nous ne songeons pas à nous en servir. Nous pouvons parler, écrire, agir chaque jour, à chaque instant, partout et pour tous par mille moyens. Notre action aurait un retentissement profond. La guerre a prouvé tout ce qu'on peut obtenir des hommes en flattant ce qu'il y a de meilleur en eux : le sentiment du devoir, l'esprit de dévouement et de sacrifice... »

Il faut initier la jeunesse à cet apostolat de la parole, de la plume, de l'action, non seulement dans les maisons d'éducation supérieure, dirigées par des religieux et des prêtres, mais dans des œuvres post-scolaires. Une société de chant, un cercle d'ouvriers, d'études, peuvent avoir dans une paroisse une influence décisive. Malheureusement on dit : « Ce sont les hommes qui manquent. Personne ne se met en avant. » — La chose est trop vraie. On recule devant l'effort. On trouve infiniment plus simple de se croire dépourvu de moyens, inutile, incapable.

Pour commencer, pour se mettre au travail, que faudrait-il cependant ? Un peu plus de confiance dans le secours que Dieu accorde infailliblement à tout homme de bonne volonté qui consacre ses forces, même chétives, à l'apostolat. Dieu inspire les dévouements, et d'ordinaire, les humbles se mettent à l'œuvre les premiers, parce que plus dociles à son impulsion et résignés d'avance à l'insuccès.

« Ce qui prépare le mieux la solution des questions sociales, c'est en somme pour chacun son propre perfectionnement moral <sup>(1)</sup>. »

Mais, il n'y a pas de perfectionnement moral sans la religion, et dans la religion, la source de ce perfectionnement moral, c'est essentiellement l'Eucharistie.

De là, pour obtenir de nos jeunes gens la pureté, sœur de la force, et la générosité dans le dévouement, la nécessité de la communion, de la communion fréquente.

(1) Discours de Jules Lemaître aux étudiants de Paris, le 7 juin 1894.

Tous les directeurs d'œuvres sont d'accord sur ce point: Tant que nous n'aurons pas obtenu la communion fréquente, le principal nous manquera et nos œuvres seront boiteuses.

L'heure est grave. Les ouvriers de la révolution travaillent avec plus d'ardeur que jamais. Les catholiques leur seront-ils inférieurs ? Ne feront-ils rien pour favoriser les œuvres de jeunesse et les cercles ouvriers, ces hommes qui ont une position sociale en vue et qui peuvent, s'ils le veulent, exercer une influence considérable dans leur milieu ? Quel exemple leur donne un général de Castelnau qui, après avoir commandé des corps d'armée, veut bien consentir à diriger des Cercles d'ouvriers !

« La faiblesse des bons, dit M<sup>gr</sup> Gibier, fait plus de mal en ce monde que la perversité des méchants. Il est temps d'agir. Rien n'est fini. Tout commence. »

Chanoine P. GAIST.